L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. — NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 30 MARS 1891. — 64ème Annt

Dufour & Bonnet.
Propriétaires-Editeurs

Entered at the Post Office at New Orleans, La Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 30 MARS 1891.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les ports.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

VENTES DE CE JOUR.

Par Hosy & O'Connor, au No 353 de la rue St-Charles—Meubles de salon, de salle à manger et de chambre à coucher, piano, peintures, etc.

Par le Shérif, à la Bourse des Encanteurs—Un lot de terre, avec les améliorations qui s'y trouvent, situé dans le Sixième District de cette ville.

L'Angleterre et le Canada.

LES DERNIÈRES ÉLECTIONS DANS LE DOMINION.

Il faillit éveiller le grand Condé au matin de la bataille de Rocroi. Sir John Macdonald a goûté, dit-on, un paisible sommeil pendant que, fiévreux et agités, les partisans et les adversaires de son gouvernement comptaient les résultats du scrutin décisif où, d'après lui, étaient engagées les destinées de loyalisme canadien.

Le premier ministre du Dominion n'a pas quitté sa maison de Kingston, dans la province d'Ontario, où le cognait une indisposition. Il est vrai qu'un fil spécial mettait son cabinet de travail, et peut-être même sa chambre de malade, en communication immédiate avec tout le réseau télégraphique. Le tic tac monotone de cet instrument n'a pas dû apporter à l'habile politicien toute la satisfaction qu'il se promettait d'une campagne menée sans scrupules.

Sans doute—dit le *Temps*—le parti conservateur et protectionniste est, suivant toutes les vraisemblances, vainqueur. Le ministère de sir John Macdonald est sauvé. Sauvée avec lui l'unité de l'empire britannique. Le diable et M. Erastus Wiman, cette bizarre conjonction de personnages auxquels la riche imagination de sir John Macdonald prête le rôle de tentateurs et de séducteurs auprès des libéraux canadiens, ont échoué dans leur tentative.

Pour cinq ans la législature centrale est conservatrice. Pour cinq ans les grands sentiments auxquels sir John Macdonald et son compère et ami, sir Charles Tupper, ont fait de si éloquents appels sont à l'abri de toute réaction populaire. On voit que nous ne marchandons pas à la politique de sir John Macdonald la constatation de ses succès. D'où vient cependant que tout le monde a l'impression très nette d'un échec moral ?

Tout d'abord, la majorité conservatrice est en soi très faible. Dans une Chambre de 215 membres, elle la fixe au maximum à 25, au minimum à 12 voix. C'est peu. Un sénéchal écart est aptes à disparaître fuci émeut, soit que la coalition d'intérêts que représente le parti gouvernemental vienne avec le temps à se dissoudre, soit que les élections partielles d'une période quinquennale déplacent graduellement un petit nombre de voix.

Ce n'est pas tout. Dans un Etat fédéral comme le Dominion, toutes les provinces, bien qu'en jouissance de l'égalité constitutionnelle, ne sauraient peser du même poids dans la balance politique.

A qui fera-t-on croire que le haut et le bas Canada—l'Ontario et le Québec, pour nous servir de la phraséologie officielle—avec leurs trois millions et demi d'habitants, la richesse de leur sol, les traditions séculaires de leur population, la santé robuste physique et morale de cette belle race canadienne où revivent les vertus solides et la lucidité d'esprit, la fermeté de bon aloi de la vieille France, n'aient pas, toutes proportions gardées, beaucoup plus d'importance que les territoires à peine défrichés par parts, avec leur population clairsemée, de l'extrême Ouest ?

Un député de Québec, de Montréal ou de Toronto n'a qu'une voix comme son collègue du Manitoba, de la Colombie britannique ou de l'île du Prince-Edouard, mais on avouera que, si les suffrages se pesaient au lieu de se compter, cette voix serait assurément beaucoup plus considérable chez le représentant de ces grandes communautés civilisées que chez le délégué de ces camps de mineurs ou de trappeurs.

Or, comment se répartissent les élections au Parlement ? Ontario, avec ses 92 députés, au lieu d'une majorité de 22 voix au gouvernement, partage sa députation en deux parties égales ou peut-être même assure un léger avantage de deux voix (47 contre 45) à l'opposition. Québec avait 37 conservateurs contre 28 libéraux ; Québec aura désormais 35 libéraux contre 27 conservateurs.

Il a fallu que sir Charles Tupper, qui occupe à Londres le poste de haut commissaire, jusqu'ici soigneusement tenu à l'écart des compétitions et des rivalités de la politique intérieure, se départît de l'impartialité traditionnelle de ses fonctions et vînt jouer le rôle de grand organisateur de la candidature officielle dans les provinces maritimes (Nouvelle-Ecosse, Nouveau-Brunswick) pour que ces régions, aisément accessibles à l'esprit sectaire et aux jalousies de race, se prononcassent en faveur du cabinet. Sir John Macdonald l'emporte, mais c'est grâce à l'appoint de ses districts secondaires de l'Est et de l'Ouest : quelque chose comme un premier ministre anglais qui serait vainqueur par la grâce de la Cornouailles, du pays de Galles, des Highlands et des îles ajoutre le vote des *home counties* de Londres et du "pays noir" du nord de l'Angleterre.

Ajoutez à cela que le ministère n'a pas été sans subir quelques douloureux échecs personnels. Il a laissé sur le carreau trois ministres sur quinze, un cinquième de son effectif. Et ces hommes politiques ne sont pas les premiers venus : M. Foster est à la tête du département des finances ; M. Carling est le chef du ministère de l'agriculture, si important dans un pays neuf où la culture du sol est le premier intérêt public ; M. Colby est le président du conseil public.

Deux autres considérations réduisent encore la portée de cette victoire disputée. Quand un politique aussi habile que sir John Macdonald emploie des moyens aussi désespérés que la ridicule accusation de haute trahison contre le parti libéral, cette manœuvre ne peut être justifiée que par un succès éclatant. Il est imprudent au premier chef de jeter en quelque sorte de force ses adversaires dans le camp des annexionistes de l'unité nationale et de l'hégémonie de la mère-patrie, si l'on ne peut compter à coup sûr sur leur anéantissement.

Or, les libéraux, loin d'être exterminés, ont gagné du terrain. L'expédient de sir John Macdonald devient, du coup, une folie. L'opposition, bon gré mal gré, a été mise dans il plus fausse des situations par rapport à la Grande-Bretagne ; elle y restera forcément.

En second lieu, les chauvins ou *jingoes* anglais auraient fort de triompher trop bruyamment du succès de sir John Macdonald. Il est indiscrète, et puis il faudrait beaucoup de naïveté pour croire que le Dominion canadien est homme à tout sacrifier au loyalisme. Il lui a paru utile de se servir de cette arme. Il n'hésiterait pas plus, le cas échéant, à la rejeter que lorsque, dans son zèle protectionniste, il a froissé le patriotisme de certains de ses amis et lésé les intérêts de la métropole, en établissant, contre ses produits, un tarif différentiel défavorable.

Sir John Macdonald n'est pas du bois dont on fait les chevaliers errants d'une cause impopulaire. C'est un joueur qui joue serré une grande partie politique.

Gaibollard, très maigre, se bat avec un monsieur très gras.

Au moment "d'y aller", gravement, il s'approche de son adversaire, tire un morceau de craie de sa poche, et trace un cercle sur l'abdomen du monsieur très gras.

—Si je vous touche en dehors de ce cercle, dit-il, ça ne comptera pas !

FEUILLETON.

EN DÉTRESSE !

—PAR—

JULES MARY.

DEUXIEME PARTIE.

ROSÉE DU MEURTRE.

(Suite.)

La gifle l'avait fait balancer, le coup de pied le remet en équilibre, mais Valentin entraîne le gamin hors de la portée du terrible garde afin de continuer son entretien.

Ce n'est pas avec des coups que l'on obtiendra le concours de ce vaurien. C'est avec des cadeaux.

Ils parlent à voix basse.

Et cette fois, Clotilde n'entend plus rien.

Mais elle regarde, hébétée, ce jeune homme qu'elle aime, ce fils presque, qui amasse, comme avec amour, des monceaux de ruines autour d'elle, et récolte des moissons de honte sous lesquelles il va l'ensevelir !

Pendant qu'ils causent ainsi, un domestique du château vient parler bas à madame d'Hautefort.

Il lui annonce que Jourdan est au château ; mais le jeune homme, sachant que Clotilde travaille dans le parc, demande la permission de venir l'y rejoindre.

Clotilde se lève. C'est le hasard qui lui fournit le prétexte de cette sortie.

Elle emmène Bérengère, en disant au valet :

—Que M. Jourdan m'attende à Villvandran. J'y serai dans cinq minutes.

Elle traverse les pelouses et revient au château.

Jourdan n'a que peu de choses à lui dire. C'est le directeur de la verrerie qui l'envoie. Mais Clotilde trouve moyen de murmurer, au moment où Bérengère vient de rentrer chez elle et de les laisser seuls :

—Cette fois, Pierre, je suis perdue.

—Que voulez-vous dire ?

—Perdue. Et j'ai peur de vous avoir entraîné dans ma perte.

Elle lui raconte les nouvelles découvertes de Valentin.

Pierre, si brave qu'il soit, si indifférent qu'il se croie à une accusation de ce genre, se trouble et pâlit.

S'il est accusé, il ne peut se défendre qu'en rejetant le meurtre sur le compte de Clotilde. Et cela, c'est une lâcheté dont il est incapable.

Mais alors s'il est reconnu par Cadour, comment se tirera-t-il de cette délicate situation ?

—Je vous en prie, dit Clotilde, évitez cet enfant ! Faites en sorte de ne le point rencontrer.... Moi, je vais songer au moyen d'éloigner cette famille du pays, sans éveiller l'attention.

—Je ferai mon possible ! dit-il.

Et il part rêveur.

A quoi pense-t-il, le premier trouble passé ?

Il se demandait l'autre jour comment il pourrait bien écarter le danger qui menaçait Bérengère et Clotilde.

Il n'avait rien trouvé !

Et il rêvait maintenant un héroïque sacrifice.

Si Cadour le reconnaissait, il ne se défendrait pas,

Il se laisserait accuser sans livrer Mme d'Hautefort. Il mènerait jusqu'au bout qu'une femme eût été sa complice. Il inventerait les motifs du meurtre et il se laisserait condamner !.....

Alors, la honte retombant sur lui, s'écartait de ces deux têtes chères, de son adorée Bérengère ! Jamais la jeune fille ne soupçonnerait sa mère, qu'elle continuerait d'entourer d'affection et de respect !.....Jamais non plus Valentin n'aurait de doute et ce serait le cœur joyeux qu'il épouserait sa fiancée ! Quelque jour peut-être, à sa fille devenue femme, Clotilde avouerait tout. Elle dirait qu'elle avait été l'héroïsme inconnu de l'ami d'enfance.

Et Bérengère pleurerait ! Il en tressaillerait, lui, si loin qu'il fût, mort peut-être ! Car ces larmes arriveraient jusqu'à son exil ou à sa tombe !

Voilà ce qu'il rêvait de grand et de sublime.

—Oui, disait il, c'est bien cela.... c'est bien cela.... Mais si elle ne veut pas me laisser m'accuser !.... Si elle veut se perdre, seule, plutôt que de sacrifier celui qui avait voulu la sauver !..... Cela est possible, probable même !

Il soupira :

—A la grâce de Dieu ! moi je suis prêt à tout.

Cependant, comme il l'avait promis à Mme d'Hautefort, il prit des précautions les jours suivants.

Il évita de sortir dans la journée, restant dans son cabinet très tard, ne quittant la verrerie qu'au soleil couché.

Jadis, il aimait beaucoup les promenades dans les bois.

Il s'amusait à prendre des croquis ou à peindre.

Il ne se promena plus.

Comme il habitait une petite maison, près du village, à deux kilomètres de la verrerie, il était bien obligé de faire deux fois le trajet, le matin et le soir, car il prenait ses repas à la cantine de la verrerie, mais désormais, au lieu de suivre la route, il prit des chemins de traverse, faisant de longs détours dans la campagne.

Deux ou trois fois, pendant les jours suivants, il faillit, malgré ces précautions, se trouver en face de Cadour.

Heureusement il l'aperçut de loin et réussit à l'éviter.

Cadour, maintenant, ne sortait guère sans Valentin.

On les voyait tous les deux ensemble, parcourant à pied le pays ; ils avaient visité Orléans sans succès.

Valentin était allé prier le charbonnier de lui prêter son fils, en lui contant la vérité, et une somme rondelette glissée dans la main noire du bonhomme avait adouci le ressentiment dont à coup sûr, sans cette précaution, le petit Cadour était pour longtemps porté les marques.

Cependant le temps s'écoulait et Cadour ne trouvait nulle part l'homme qu'il avait entrevu la nuit.

Ce fut Vilbrot qui d'un mot perdit Jourdan.

—Vous n'avez pas visité la verrerie, dit-il à Valentin. Votre homme fait peut être partie d'une des équipes. C'est drôle que cette idée ne nous soit pas encore venue.

—En effet. Je vais écrire au directeur pour le prévenir.

—A quoi bon ? Pierre Jourdan est là. Vous le connaissez. Vous lui raconterez votre affaire. Cela suffit. Il vous montrera ses ouvriers et rien même ne lui sera plus facile que de vous dire quel homme s'est absenté le soir du 26 juin. Si le meurtrier fait partie de l'équipe du soir, son absence cette nuit-là a dû être notée.

—Eh bien ! ne perdons pas une minute.

Valentin courut au charbonnage.

Mais Jean n'y était pas. Il dut l'attendre deux longues heures. Elles lui parurent interminables. C'est qu'il se disait que peut-être Vilbret avait raison et que c'était à la verrerie qu'il allait enfin trouver le nœud de cette énigme si compliquée.

—Et je n'y songeais pas ! se disait-il.

Cadour rentra.

—Viens, dit Valentin, suis-moi..... marchons vite.

—On me conduisez-vous, monsieur Valentin ? dit le garçonnet qui avait fini par prendre goût à ces promenades au cours desquelles il était toujours certain d'attraper quelques pièces blanches.

—A la verrerie. La connais-tu ?

—Je suis passé devant.

—Tu n'as jamais pensé que l'homme que nous cherchons pouvait s'y trouver ?

Le gamin haussa les épaules avec indifférence.

—Oh ! ma foi, non, dit-il.

Ils prirent un chemin d'assommoirs qui, des environs du charbonnage, aboutissait à la route, non loin de la verrerie.

Vilbret avait voulu les accompagner. A la verrerie, Valentin fit passer sa carte à Pierre Jourdan.

Celui-ci travaillait dans son atelier de dessin quand un contremaître lui apporta la carte.

Pierre lut avec une singulière émotion le nom redouté de celui qui se présentait.

Que venait-il faire ?

Et tout de suite, une question sur ses lèvres :

—M. Valentin de Séverac est seul ?

—Non, dit le verrier.

Le cœur de Pierre battait à rompre sa poitrine.

—Quelle est la personne qui l'accompagne ?

—Il y a le garde Vilbret, de la propriété d'Hautefort.

—Et l'autre ? Une dame ?

—Non, monsieur Jourdan, un gamin que je ne connais pas, tout barbouillé de noir, un petit charbonnier.....

Pierre s'était dressé brusquement.

Cadour ! Le petit Cadour accompagnait Valentin !

Mais s'il était vu par l'enfant, c'en était fait de lui !

Comme il vécut longtemps, en cette minute d'hésitation, le brave garçon.

Descendrait-il ? Recevrait-il ses hôtes ? Aurait-il peur ? Ou bien relèverait-il la tête et noblement, en noble cœur, ferait-il face à ce danger ?

—Que veulent-ils ?

—Visiter la verrerie en détail, à ce que j'ai compris et voir les ouvriers que nous employons.

—Je suis fort occupé.... Remplacez-moi.... Vous direz que je ne suis pas là....

Le contremaître eut l'air embarrassé.

—Malheureusement, fit-il, je crois que c'est à M. Jourdan en particulier que M. de Séverac veut parler.... et j'ai commis l'imprudence de dire que M. Jourdan était dans son cabinet.

Une minute encore, Pierre hésita. Puis, sur ses lèvres un sourire de suprême et énergique ironie.

Qu'est-ce que sa vie ? Qu'est ce que son honneur ? Ou ne l'aime pas ! ou ne l'aimera jamais d'amour....

Le sacrifice est là qui l'attend....

Il passe lentement la main sur son large front intelligent, et un nom lui vient qu'il prononce mentalement :

—Bérengère !

Et cela lui fait monter des larmes aux yeux.

Le contremaître, un peu surpris, attend toujours près de la porte.

Pierre fait un geste vague.

—Dites que je descends....que l'on m'attende !

C'est fini. Le sacrifice est fait. Vraiment, ce n'est que cela !

Le contremaître est sorti.

Pourtant, la nature reprend ses droits, se révolte.

Pierre se précipite dans l'escalier pour le rappeler.

Mais il revient à sa table sans avoir dit un mot.

Dans cet abandon de lui-même, pour Bérengère, il recueille une infinie et intraduisible jouissance. Il est fier de lui, de ce qu'il vient de faire. Personne, autre que lui ne souffrira du sacrifice de lui-même ! Et il se trouve, est hanché, supérieur à tous ! Et il l'est, bien réellement, de par son cœur, de par sa noblesse, de par son esprit !....

Mais il éprouve le besoin maladif de savourer jusqu'aux derniers détails sa souffrance.

Il monte à l'escalier mobile qui communique avec la fenêtre de son atelier.

Il se penche. Il regarde. Il voit.

Le contremaître n'est pas encore dans la cour.

Il n'y a là que Vilbret, Cadour et Valentin.

Ils attendent, silencieux, préoccupés.

Seul, Cadour, indifférent, fait rouler des cailloux du bout épais de son sabot. Cela lui est bien égal, ce qui se passe....

D'un mot, tout à l'heure, d'un signe, il va briser des vies, souiller des honneurs, réduire en boue des réputations jusqu'alors sans tache.....

Mais il est là, le gamin, comme la fatalité inconsciente qui traverse le monde, les yeux fermés, touchant du doigt, au hasard, autour d'elle, et détruisant ce qu'elle a touché.....

Le contremaître vient à Valentin, lui dit quelques mots.

Il le fait entrer dans la verrerie où le suivent Cadour et Vilbret.

Alors, Pierre Jourdan, un peu pâle, le pas un peu plus lourd, ses larges épaules un peu plus voûtées que d'habitude, Pierre Jourdan sort de son atelier,

Il descend lentement l'escalier qui mène aux équipes.

C'est là, dans le bureau du contremaître, que Valentin et les autres doivent l'attendre.

Et, en effet, il les y aperçoit tout de suite, car c'est un réduit vitré qui sert au contremaître à surveiller de plusieurs côtés à la fois.

Il entre, passif, prêt à recevoir la terrible blessure.

Valentin lui tend la main chaleureusement.

Le garde Vilbret lui sourit, en étant poliment sa cape.

Et le petit Cadour le regarde....

Valentin et Vilbret, peu lui importe ! C'est Cadour qui lui fait peur ! L'enfant l'a-t-il reconnu ?

Valentin lui explique le motif de sa visite.

Jourdan, aidé du contremaître, fait quelques recherches dans les livres et peut bien vite affirmer que le 26 juin aucun verrier ne s'est absenté à l'équipe du soir.

Reste l'équipe du jour.

C'est, ce jour-là justement, le tour de celle qui le 26 juin travaillait à la verrerie.

Un à un défilent les ouvriers dans le cabinet du contremaître.

Cadour regarde et se tait.

A chaque fois qu'un ouvrier sort, Valentin se penche vers le gamin et l'interroge, tout bas, près de l'oreille ;

—Est-ce celui-là ?

Cadour se contente de hausser les épaules.

Mais quand on n'a plus les yeux sur lui, il ne cesse de regarder Pierre Jourdan.

Et invinciblement les yeux de Pierre sont attirés par ce regard et se croisent avec ceux de l'enfant.

—Il m'a reconnu.... ou du moins quelque doute lui est venu.

Voilà ce qu'il se dit.

Mais bientôt la liste des ouvriers est épuisée.

Valentin se sent pris d'un immense découragement.

Cadour n'a reconnu personne.

Où chercher désormais ?

Il remercie Jourdan, s'excuse de l'avoir dérangé inutilement et prend congé de lui.

Pierre remonte à son atelier.

—Pourquoi Cadour n'a-t-il pas parlé... C'est qu'il n'était pas certain, évidemment. Et dans l'incertitude, il n'osait se prononcer.... Ou bien pour parler attendait-il d'être parti, de se trouver hors de la présence de Pierre !

Cela était possible.

Alors, dès qu'il sera hors de la verrerie, il parlera.

Jourdan se hâte de remonter à son atelier. Mais dans l'escalier, il s'arrête à une fenêtre ouverte, se penche, voit les trois hommes au pied du mur, à quelques mètres au-dessous de lui, et écoute ce qu'ils vont dire.

—Monsieur ! avait dit Cadour à Valentin....

Il était un peu ému, en dépit de sa sauvagerie, le gamin.

Valentin s'en aperçut et tout de suite il comprit que Cadour avait dissimulé et qu'il s'était passé quelque chose de grave.

—Tu as à nous parler ?

—Oui !

—Pourquoi n'as-tu rien dit tout à l'heure ?

—Devant lui je n'ai pas osé.

—Devant qui ?

—L'homme qui portait le cadavre.

—Tu l'as vu ?

—Je l'ai vu.

—Il est dans la verrerie ?

—Oui. J'en suis sûr. Je l'ai bien reconnu, tout de suite.

—Parle, parle, malheureux.... Il va se douter de nos recherches. Il prendra la fuite s'il se voit en danger....

—Oh ! je ne crois pas que ça soit à craindre....

—Son nom ?

—Son nom, je ne peux pas vous le dire, mais c'est le grand qui a une si forte tête brune, et les épaules si larges, auquel vous vous êtes adressé et qui vous a reçu.

—Le contremaître ?

Le gamin secoua la tête.

—Non, l'autre....

—Pierre Jourdan, fit Valentin avec un cri étouffé.

—Juste. Je crois que c'est comme ça que vous l'avez appelé.

Pierre, de la fenêtre au-dessus, ne perdait pas un mot.

Il eut un soupire de sublime résignation.

—C'est fait, murmura-t-il. Me voilà perdu.

Mais Valentin refusait de croire :

—Tu te trompes.... Ce n'est pas pas possible.

—Dam ! je dis ce que j'ai vu....

—Pierre est un honnête homme, il ne peut être mêlé à un meurtre,,,, Je te répète que ce n'est pas possible.... Bêfléchis !.....

—Je ne sais pas si c'est lui qui a tué l'autre, mais sûrement, c'est lui qui le portait !.....

Quelle révélation !

Valentin regardait Vilbret, comme pour lui demander conseil.

Mais le garde était lui-même fort perplexe.

L'affirmation de l'enfant était catégorique.

On ne pouvait guère douter.

Du reste, il se rappelait, lui, le vieux routier des forêts, avoir reconnu sur le sable, le lendemain du meurtre, le pas de Pierre Jourdan.....

Il l'avait dit à Valentin....

Le pas de Pierre Jourdan et celui de Mme d'Hautefort, à ce qu'il croyait.

Il ne s'était donc pas trompé ! Du moins pour Jourdan !

—Que faire ? se demandait anxieusement Valentin.

—Ne vous pressez pas, monsieur de Séverac, dit le garde. Nous surveillerons Jourdan sans qu'il s'en doute et je vous promets qu'il ne fera pas un pas dans la verrerie sans que vous en soyez averti !

Ils s'éloignèrent.

Accoudé sur l'appui de la fenêtre, Pierre les vit au loin disparaître. Il sourait vaguement. Il ne pensait plus au danger qu'il courait.

Il ne pensait qu'à Bérengère.

Parmi les clercs de l'étude Chavarot, rue Saint-Georges, il y avait un vieux bonhomme appelé Barabas, doué d'une très belle écriture et qui faisait admirablement les expéditions.

Agé d'une soixantaine d'années, le père Barabas avait, dans son existence déjà longue, exercé pas mal de métiers, avant d'échouer comme expéditionnaire dans l'étude Chavarot.

Il avait été, pendant sa jeunesse, marchand de vins en gros, avait fait faillite, avait mis de longues années à se réhabiliter, était entré comme commissionnaire dans une grosse maison de vins de Bordeaux, en avait été renvoyé pour incapacité.

Alors il avait erré de maison en maison, d'emploi en emploi, sans pouvoir acquérir de situation nulle part et en fin de compte, depuis sept ou huit ans, il était clerc à l'étude.

C'était un physique un petit homme sec et malingre, presque sans barbe, à figure souffreteuse ; ses yeux bleus étaient timides ; il avait éprouvé tant de mécomptes, dans sa vie, que cette timidité était naturelle.

Il se tenait d'ordinaire un peu courbé, dans une attitude qui indiquait soit la fatigue, soit la réflexion.

Très doux, très silencieux, quand il était obligé de parler, il le faisait à voix basse, comme s'il avait redouté qu'on prît garde à lui et qu'on s'aperçut qu'il existait. Et son sourire accompagnait ses paroles.

Du reste, toujours prêt à rendre service, à prendre à son compte une partie du travail des autres, quand ce travail n'excédait pas son intelligence.

Très régulier, il arrivait à l'heure sonnante et ne repartait qu'à la dernière minute. Et tous les jours avec le même soin et la même propreté, il enlevait ou remettait sa redingote selon qu'il arrivait ou qu'il repartait. Il essuyait soigneusement ses plumes, les rangeait méthodique et scrupuleux dans son tiroir, fermait le cadenas qu'il y avait fait ajouter à ses frais, se donnait un coup de brosse, passait la manche sur son chapeau haut de forme et s'en allait après avoir salué d'un sourire, de même qu'il saluait d'un sourire lorsqu'il arrivait.

On l'aimait beaucoup dans l'étude parce qu'on sentait qu'il était inoffensif ; il était aussi d'une probité extrême, car il n'eût jamais emprunté sans le dire un porte-plume à l'un de ses camarades.

Puis les clercs savaient qu'il menait une vie en partie double, car ce n'était pas ses maigres appointements de cent vingt cinq francs par mois qui l'eussent fait vivre, lui, sa femme et son fils.

Il avait un fils âgé de dix-huit ans, qui achevait ses études dans un lycée de Paris et qui se préparait à Saint Cyr.

Il avait fallu travailler, peiner, économiser pour élever ce garçon et le faire instruire.

Comment y fût il parvenu avec cent vingt cinq francs par mois ?

Sa femme, un peu malade toujours, ne travaillait pas et passait ses journées à geindre et à regretter sa jeunesse.

On eût dit que la vie, pour elle, s'était arrêtée à l'âge de quinze ans, car elle n'avait pas d'autres souvenirs que ceux de cet âge, et sans cesse ils revenaient à ses lèvres.

Elle était donc inutile au ménage et le père Barabas avait, sur ses vieilles épaules, la lourde charge de la mère et de l'enfant.

Il ne se plaignait pas.

Il s'était habitué aux pleurs de la mère, à son acrimonie, car elle ne se faisait pas faute de lui reprocher leur gêne dans ses moments d'impatience.

Elle le rendait coupable de leur faillite d'autrefois et des années dures de probité, étouffées depuis, pendant lesquelles il avait fallu payer.

—Nous serions riches si tu n'avais pas été aussi bête !

C'était une phrase qui revenait souvent dans sa bouche.

Ce qui soutenait le brave homme dans sa vie de travail, c'était son adoration pour son fils Henri.

Ce fils, c'était toute sa vie, tout son orgueil aussi.

Sa placide figure de brave homme timide et craintif s'animait quand on lui parlait de son enfant et ses yeux avaient de singulières lueurs de joie quand il voyait, dans les rues de Paris, passer des Saint-Cyriens, les jours de sortie, tout pimpants dans leur uniforme.

—Henri sera comme eux ! Et plus tard officier !

Etre officier, c'est être noble ! C'est plus que cela, puisque c'est avoir gagné ses quartiers de noblesse !

Mais comment s'y était-il pris, le père Barabas, pour économiser un peu, en vue de dépenses à faire plus tard pour son fils ?

C'est là qu'était sa vie en partie double.

Il avait eu jadis une manie, celle de jouer du piston.

Ah ! comme sa femme la lui avait fait payer cher, cette manie ! Combien de fois lui avait-elle dit :

—Si au lieu de jouer de ton bête d'instrument, tu avais placé du vin, nous serions riches.

Il avait gardé cette manie toute sa vie

Mais vint un jour où il voulut utiliser son talent.

Ce fut lorsque Henri eut atteint ses douze ans, qu'il fallut songer à lui donner un état et que l'enfant, consulté, eut déclaré nettement qu'il voulait être soldat, pour devenir officier.

Le lendemain de ce jour était un dimanche, et Barabas était libre toute la journée.

Ces journées de liberté, il les consacrait, en général, à promener son fils et sa femme sur les boulevards extérieurs, ou quand le temps ne permettait pas de sortir il prenait son piston et jouait polkas, mazurkas ou quadrilles pendant des heures à la lucarne du sixième étage qu'il habitait, rue des Acacias.

Ce dimanche là, au lieu de claironner sur les hauteurs de Paris, il s'en alla frapper aux portes des concerts, des bals, des théâtres voisins.

Il cherchait une place dans quelque orchestre, l'occupant le soir, jusqu'à minuit, toute la nuit même, pendant la saison du carnaval.

Mais les places étaient prises.

Du moins ces démarches servirent à le faire connaître. On prit son nom. On le renvoya avec des promesses.

Il attendit six mois, puis entra comme piston à 3 francs par soirée dans une guinguette de la butte Montmartre.

De là il passa à l'Elysée-Montmartre où il toucha 5 francs pour les soirées ordinaires, 10 francs pour les nuits complètes.

Le travail était dur.

Au milieu de l'atmosphère surchauffée, étouffante, il fallait s'escrimer pendant des heures et des heures, sans trêve, sans repos.

Mais il était courageux.

Il soufflait dans son piston avec héroïsme, sans jamais se plaindre, apportant là-bas, sur l'estrade du bal, où il s'épongeait le front, à la lourde et suffocante chaleur des becs de gaz, dans l'écœurante poussière qui montait vers les musicions et les enveloppait de brouillard, la douceur du caractère souriant et serviable qui lui avait gagné tous les cœurs à l'étude Chavarot.

Cette vie en partie double, nous avons dit que les clercs de l'étude l'avaient surprise.

Il était arrivé à plusieurs de ceux-ci d'entrer un soir à l'Elysée Montmartre. Ils avaient tout à coup reconnu le père Barabas.

Ils en avaient fait des gorges chaudes au premier moment.

A la longue, ils comprirent le dévouement du vieux.

Et s'ils échangeaient maintenant un sourire lorsqu'ils le voyaient l'hiver, s'assoupissant à la chaleur du poêle, il y avait dans ce sourire bien plus de pitié que de malice car ils pensaient que c'était l'époque du carnaval, que le père Barabas avait passé la nuit au bal, qu'il n'avait dû rentrer rue des Acacias que vers cinq ou six heures du matin. Il n'avait donc dormi que deux heures, à peine, car cela ne l'empêchait pas, après ces nuits blanches, d'être exact à son travail.

Par exemple, si les clercs le connaissaient, cette vie, son fils, jamais ne s'en était douté.

Trop jeune encore pour fréquenter ces bals, sans argent, l'esprit ambitieux et occupé uniquement de son travail, il était arrivé à dix-huit ans sans savoir.

Et le père Barabas voulait le lui laisser ignorer toujours.

Il ne voulait pas le gêner. Cela le fatiguait beaucoup ces veilles, mais il refusait de le laisser paraître.

Son fils eût peut-être renoncé à son avenir s'il s'était douté que le père se tuait pour subvenir aux dépenses de son instruction.

A l'étude, le père Barabas s'était pris d'une affection particulière pour Lafistole.

Barabas était naïf.

Il éprouvait de l'admiration pour ce garçon au bagout parisien, très hableur, plein d'anecdotes, qui ne se gênait guère devant ses camarades pour raconter ses aventures de femmes, ses projets ambitieux de fortune et d'avenir.

Le caissier l'avait séduit par son ton de viveur et son élégance toujours fringante.

Et Lafistole avait vu bien vite un ami dans ce brave homme.

Sans savoir pourquoi, tout simplement peut-être parce qu'il sentait le besoin d'entretenir auprès de lui un dévouement qui pouvait plus tard lui être utile, le caissier lui témoignait certains égards particuliers qui flattaient le vieux. Il venait parfois s'asseoir auprès de l'expéditionnaire et causait avec lui quelques minutes. Dans les premiers temps, Barabas, craintif, s'était imaginé qu'il allait être tourné en ridicule et que le caissier lui préparait une de ces "fumisteries" énormes, toujours chères à la bascohe ; mais il ne tarda pas à reconnaître qu'il s'était trompé et son affection pour Lafistole en augmenta.

Un jour il s'était hasardé à l'inviter chez lui, rue des Acacias, et Lafistole avait accepté.

C'était une petite réunion de famille à l'occasion d'Henri, qui venait d'être reçu à Saint Cyr.

Lafistole charma la famille par sa gaieté bon enfant, son entrain, sa verve intarissable.

Il eut des mots charmants pour Henri, pour la mère Barabas, pour ceux qui se trouvaient là.....

L'intimité était donc grande entre eux et Barabas ne fut pas étonné, un matin, avant son départ pour l'étude et au moment où il posait sur sa tête son éternel chapeau haut de forme, de recevoir la visite de Lafistole.

Barabas était seul. Sa femme venait de descendre pour aller au marché de la place Saint-Pierre ; Henri était absent.

Lafistole avait l'air agité.

Barabas s'en aperçut tout de suite.

—Qu'est-ce qu'il y a ? dit il.

—J'ai besoin de vous, Barabas.

—Tant mieux. Cela me fera plaisir de vous rendre service.

Lafistole réfléchit un peu ; sans doute pour ronger, dans son esprit, les détails d'une histoire qu'il avait inventée en chemin.

—J'ai chez moi, rue de Tournon, dit il, des papiers de famille très importants. Lorsque je dis que ce sont des papiers de *famille*,—et il appuya sur le mot,—je me trompe, car ils appartiennent à une famille qui n'est pas encore la mienne, mais dans laquelle je vais entrer prochainement. C'est à ce titre qu'ils m'ont été confiés, afin que je les mette en lieu sûr. Depuis longtemps je les avais chez moi : or, depuis plusieurs jours, quelques indices me font craindre qu'ils n'y soient plus en sûreté. Des gens, intéressés à les connaître, les recherchent, alors, j'ai pensé à m'en défaire. Mais pour cela il me faut un ami dévoué, dont la vie retirée éloignera toujours les soupçons et j'ai pensé que cet ami, Barabas, ce serait vous.... Me suis-je trompé ?

—Non, Lafistole, vous avez eu raison de compter sur moi.

—J'ai apporté les papiers.

—Vous avez bien fait.

—Jamais vous n'en parlerez à qui que ce soit !

—Jamais. Je fais cependant une exception en faveur de ma femme. Il est nécessaire qu'elle soit mise dans la confidence.

Lafistole fit la moue.

—Notre appartement est si petit, si peu meublé, dit-il, que ma femme s'apercevrait bien vite que j'y cache quelque chose. Les femmes sont curieuses, vous savez ! Tandis qu'au contraire, si elle sait.....

—Vous avez raison.

Lafistole tira de son pardessus un petit coffret en bois, fermé à clef, et le tendit à Barabas.

—Les papiers sont là, dit il.... Je garde la clef.

—Naturellement !

—Vous ne me demandez pas quelle est la nature de ce dépôt ?

—A quoi bon ? Cela ne m'intéresse pas.

—Voilà qui est d'une discrétion ! Vous ne vous en séparerez jamais ?

—Jamais !

—Vous le promettez, quoi qu'il arrive ?

—Quoi qu'il arrive.

—Vous ne les donnerez à personne ?

—A personne, monsieur Lafistole, vous pouvez être tranquille.

—Même si l'on venait les réclamer de ma part !.....

—C'est entendu.

—Même si l'on vous présentait un mot de moi ?

—Du moment que vous me préviendrez.

Lafistole respira.

—Allons, murmura-t il, si jamais quelqu'un se doute que les papiers sont ici !

—Nous allons être en retard pour l'étude, monsieur Lafistole, dit Barabas.

—Une fois n'est pas coutume. Partons.

Barabas enferma le coffret dans une armoire.

—Ce soir, dit-il, je chercherai une autre cachette.

Ils partirent. Lafistole ne se tenait pas de joie. Il se dandinait en faisant tourner sa canne, lorgnant les filles.

Il avait pris Barabas familièrement sous le bras.

—Vous savez, Barabas, que je me marie ? Un grand mariage ! Une jeune fille très belle et très riche, d'une famille très puissante. Ah ! vous entendrez bientôt parler de moi....,

—Oh ! mot, disait placidement le bonhomme, je savais bien que vous réussiriez.

Ils entrèrent à l'étude.

Ce fut ce même jour que Lafistole annonça son mariage à ses camarades.

Toutefois il ne prononça pas le nom de la famille d'Hautefort.

Et le petit clerc lui ayant demandé avec une ironie incrédulité, comment s'appelait sa fiancée, il dit seulement que son prénom était Bérengère.

Quelques jours se passèrent.

On se rappelle que lorsque Séverac était venu réclamer son argent à Lafistole, celui-ci avait été obligé d'avouer que la caisse était vide.

L'instruction avait essayé d'apprendre à qui les vingt mille francs, remboursés à Séverac, avaient été empruntés par Lafistole.

Elle n'y était point parvenue.

Barabas, au courant de son intimité, avait raconté à Lafistole qu'à force d'économies entassées sou à sou depuis bien des années, il avait réalisé une vingtaine de mille francs destinés à l'éducation d'Henri et plus tard à remplir, de temps en temps, le porte-monnaie de l'officier.

Ce fut Barabas qui prêta les vingt mille francs à Lafistole.

Celui-ci avait dit simplement :

—Je v